

Noureddine Aba , un parcours et une oeuvre

Ouardi Brahim
Chargé de cours
Département de français.
Centre Universitaire SAIDA

Noureddine Aba est né dans une famille de propriétaires terriens à Sétif (Algérie) en 1921. Il y fait ses études du primaire au secondaire jusqu'au baccalauréat philosophie. Il commence alors à la faculté d'Alger une licence de droit qu'il abandonne un an après pour le journalisme dont il fera son métier avec d'autant plus de passion qu'il lui permet de s'adonner à la littérature qui l'attire depuis son plus jeune âge. Encouragé par Robert Randau⁽¹⁾, animateur de la revue *Afrique* d'Alger et par Paul Reboux, il publie, à 21 ans, trois recueils de poésie et collabore à divers quotidiens et périodiques d'Algérie.

Mobilisé en 1943, au débarquement des troupes alliées en Afrique du Nord, il participe à la campagne de Tunisie, d'Italie puis de France. Rendu à la vie civile à Paris, au lendemain de la libération, il reprend son métier de journaliste, suit le procès des criminels de guerre nazis à Nuremberg qui le marquera profondément et l'incitera à écrire des œuvres en faveur des hommes luttant pour leur libération et la reconnaissance de leur dignité.

En 1947, il se marie avec une française, à Paris, où il s'établit définitivement. Quatre enfants naîtront de cette union qui dure toujours. Il se passionne pour

l'édition et devient conseiller technique dans ce domaine. Il écrit également dans divers périodiques : *Le journal des voyages - Escales - Janus - La Palladienne - Simoun*. Il collabore dès sa création, à la revue *Présence Africaine* qui sous la direction d'Alioune Diop, devient la tribune des grands intellectuels noirs tels que Léopold Sédar Senghor, Aimé Césaire.

En 1953, il a la satisfaction d'entendre ses poèmes lus à la radio par Henri Virlojeux(2) et présentés par Philippe Soupault(3) .

L'année suivante, le critique théâtral Edmond Sée salue en lui « un auteur dramatique né, un dialogueur de race. » Ses pièces sont jouées sur les ondes de l'O.R.T.F par de grands comédiens : Constant Rémy, Lucien Nat, Julien Bertheau de la Comédie Française. L'une d'elles est préfacée par Pierre Fresnay qui le découvre et le parraine, il lui confie un rôle important à ses côtés et aux côtés d'Yvonne Printemps au théâtre de la Michodière, à seule fin de hâter l'éclosion de son art. D'autres comédiens auxquels Pierre Fresnay communique ses pièces : Jean-Louis Barrault, Louis Ducreux, Raymond Rouleau voient également en lui un auteur d'avenir et ne doutent pas qu'ils le joueront un jour.

C'est sur ces témoignages prometteurs de belle réussite théâtrale qu'éclate, en 1954, la guerre d'Algérie. Il est naturellement contacté par les nationalistes algériens mais au plus haut niveau. Il joue auprès d'eux un rôle modérateur apprécié par les intellectuels de formation et de culture francophones. Durant les sept années qu'a duré ce douloureux conflit, vécu par Nour Eddine Aba, comme une tragédie

personnelle, il écrivit la plupart des œuvres nourries par ce drame, mais il se refusa non seulement à leur publication ou leur réalisation, mais aussi à les faire lire pour ne pas peiner les Français d'origine française avec lesquels il était très lié comme Gabriel Audisio, Pierre Blanchard, Albert Camus qui, sur ce sujet avait des opinions différentes des siennes.

En 1966, collaborant à la revue *Afrique*, organe du Ministère de la Coopération avec les pays africains francophones, il découvre que cette coopération se fait surtout au niveau des membres des gouvernements et ne tient aucun compte des relations sur le terrain.

En France, le courant ne passait pas entre les populations africaines immigrées et les Français. Ces derniers s'en tiennent aux idées reçues, ignorant tout des réalités africaines ; les Africains n'ayant présents dans leur inconscient que les clichés négatifs du colonialisme. Il propose alors un projet de Maison de l'Afrique qui aurait de multiples activités pédagogiques, culturelles, de loisirs tendant à faire prendre conscience aux Africains des vraies valeurs françaises et aux Français qui les côtoient du génie des cultures africaines. Malgré l'accueil favorable de hautes personnalités comme René Capitan, Gilbert Cesbron, Maurice Schumann sollicités pour former le comité de parrainage, ce projet avorte faute de crédit.

En 1968, interpellé par le drame palestinien, il fonde avec le professeur Jack Daumal l'association « *Présence de la Palestine* » qui s'assigne comme objectif de trouver un terrain d'entente qui permette aux peuples palestinien et israélien de retrouver la fraternité qu'impose une terre sainte et sacrée pour les

trois religions monothéistes. Il visite des pays arabes : l’Egypte, la Jordanie, la Syrie, le Liban, donne des conférences dans chacun d’eux. Dénigrée par les Arabes aussi bien que par les Juifs, l’association ne survit pas longtemps à cette hostilité et surtout à l’absence totale de moyens financiers.

En 1977, à l’appel du gouvernement algérien, il rentre en Algérie et devient Conseiller auprès du Ministre de la Culture pour l’édition et l’importation du livre étranger. Il mène alors une action en faveur du livre français qui lui vaut des inimitiés parmi les adversaires de la langue française, mais à laquelle de grands éditeurs comme Flammarion, Hachette, Bordas, l’Office de Promotion du Livre ont rendu hommage.

Parallèlement à ses fonctions au Ministère, il produit à la radio algérienne des émissions en langue française sur les littératures universelles. Depuis son retour en Algérie la publication de dix livres, la représentation de trois pièces de théâtre jouées à Paris, la récompense de quatre prix littéraires : Prix de l’Afrique Méditerranéenne 1979 Prix de l’Amitié franco-arabe 1981- diplôme du meilleur livre loisirs jeunes 1982 – Prix Charles Oulmont de la fondation de France 1985, ont été l’occasion de diriger les feux de l’actualité sur cet écrivain francophone dont l’œuvre aujourd’hui comporte plus de vingt cinq titres : recueils de poésies, pièces de théâtre, récits, nouvelles, contes pour enfants, chansons inspirées de ses poésies, émissions radiophoniques, arguments de ballet.

De 1962 à 1979, N. Aba n’a rien écrit sur l’Algérie indépendante. Il s’est installé à Paris. Il a publié des recueils de poèmes sur la guerre d’Algérie.

Pendant cette période, l'auteur s'est surtout intéressé à ce qui se passait ailleurs tout en restant à l'écoute des événements liés à la question palestinienne.

Outre ces écrits, de 1979 à 1990, il a effectué plusieurs tournées de conférences dans les universités américaines, canadiennes, prononcé de nombreuses communications à l'Académie Diplomatique Internationale, à l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, à l'Académie Royale Belge, au cours des biennales de la langue française à Aoste et en Suisse et lors des rencontres d'écrivains francophones au Québec, toutes ces interventions avaient pour but de faire connaître les divers aspects de la littérature algérienne d'expression française et de langue nationale. Littérature qu'il a également enseignée à l'université d'Urbana-Champaigne (Illinois).

En 1986, à l'initiative de Robert Cornevin⁽⁴⁾, il est élu membre associé de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer. En 1987, il est officiellement pressenti par le Conseiller de Coopération Culturelle et Scientifique de l'Ambassade de France pour faire partie du haut conseil de francophonie. Il accepte avec enthousiasme. Malheureusement le Ministre des Affaires Etrangères du gouvernement algérien qui, selon la procédure, devait entériner cette décision s'y opposa formellement⁽⁵⁾.

En 1990, Jack Lang, ministre français de la Culture et de la Communication, le fait officier de l'Ordre des Arts et des Lettres.

Partisan convaincu du bilinguisme en pleine crise du golfe, en pleine poussée intégriste, à la surprise

générale, Noureddine Aba, crée la première fondation laïque de l'histoire algérienne dont l'objet est de décerner un Prix Littéraire annuel à un écrivain algérien de langue arabe ou de langue française dont l'œuvre se distingue par sa fidélité à ses racines arabes ou berbères, son ouverture au monde, sa tolérance et son sens de la fraternité. Outre le montant du prix, le lauréat sera traduit en français s'il est de langue nationale. Par réaction à la loi sur la généralisation de la langue arabe votée par le parlement algérien du temps du pouvoir du défunt Houari Boumediene, la fondation s'était assignée un nouvel objectif : publier une revue trimestrielle qui serait le point de rencontre de jeunes talents non encore édités qui refusent le monolinguisme et avaient le souci d'être une passerelle entre les deux cultures arabe et française dont ils se sont nourris. Cette revue aurait eu pour nom *L'Archipel*.

Les dramatiques événements d'Algérie ayant interrompu les activités de la fondation à Alger, celles-ci se poursuivent à Paris avec le soutien de la Société des Gens de Lettres de l'UNESCO.

Depuis 1991, Noureddine Aba est titulaire de la Grande Médaille Vermeil prix de la Francophonie de l'Académie Française 1991 et du prix de la Francophonie de la Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques.

Il était également membre du Haut Conseil de la Francophonie⁽⁶⁾, organisme présidé par le président de la république française. Le Conseil International d'Etudes Francophones lui décerna le Certificat d'Honneur CIEF en 1994. Membre de l'Académie

Universelle des Cultures présidée par Elie Wiesel (Juin1996) ⁽⁷⁾.

L'auteur de *La Recréation Des Clowns* décède à Paris en 1996 alors qu'on jouait dans la capitale française sa pièce intitulée *L'Exécution au Beffroi*.

3.4- Nouredine Aba et les questions d'actualité

N.Aba faisait de sa poésie un moyen de lutte pour dire toutes les injustices que subissait l'homme et ce en croyant à la victoire des hommes sur la bêtise. Les événements l'interpellaient et l'amenaient vers l'écriture qui lui permettait de garder l'espoir tout en exprimant sa douleur. Dans *Diwan algérien*, J.Lévi-Valensi et J. E.Bencheikh s'expriment ainsi sur la poésie de Aba :

« S'il recherche rarement la rime, quoiqu'il sache en jouer, il donne souvent à ses vers une mesure harmonieuse et fait souvent preuve d'une grande sûreté dans la structure du poème. Ce souci de composition apparaît tout particulièrement dans la peinture de certains paysages. Il saisit les ensembles pour en faire ressortir les détails avec beaucoup de maîtrise dans le choix des mots, des images, et de force dans l'évocation concrète. Sa poésie devient alors une poésie du regard qui retrouve dans tout paysage, toute couleur, la vibration poétique propre à exprimer une douleur très discrètement dite et toujours ouverte par l'espoir. Sa verve y est toujours picturale et c'est d'un paysage haut en couleur que naît le développement du thème. Et c'est bien l'une des

caractéristiques de N.Aba que de ne pas se limiter à l'évènement, de lutter contre l'absurde. En faisant appel à cette sérénité des choses comme à la croyance en la victoire finale de la justice des hommes. En face du thème de l'absurde va se développer celui de l'espoir. »
(8)

Aba ne s'est pas contenté d'écrire et de publier mais il a mené une action individuelle de par le monde pour faire connaître la littérature algérienne qu'il enseigna aux Etats-Unis⁽⁹⁾. Il avait, entre autre, donné une série de conférences sur le racisme.

Mais la question palestinienne lui tenait à cœur. Il s'en est toujours occupé : *Tell el zaater s'est tu à la tombée du soir*, *Montjoie Palestine* et *C'était hier Sabra et Chatilla* sont des œuvres qui mettent l'accent sur la souffrance des Palestiniens. Interrogé par le journaliste

R .Kerroum, Aba explique son attachement à la Palestine :

« Autant l'Algérie est ma lumière, autant la Palestine est ma colère, car les Palestiniens ont été victimes du plus formidable déni de justice que l'histoire ait jamais enregistré. Car un peuple a été chassé de sa patrie et une plaie monstrueuse mûrie par deux milles ans de mise à l'ombre est née sur un flanc du croissant fertile : Israël. C'est pourquoi la Palestine est l'herbier de mon existence. C'est une liane autour de ma chair. Elle est le sang et les veines du monde...En juin 1967, je me suis rendu sur les champs de bataille, et dans l'aube incendiée,

je l'ai sacrée empire de la plus haute fraternité. Je l'ai épousée au grand jour et exhumé et revendiqué son Atlantide enfoui sous les sables...J'ai erré parmi les cadavres encore humides des innocents sous une interminable pendaison de soleil...Et j'ai brusquement compris l'incommensurable douleur du peuple palestinien et réalisé la démence et l'horreur de l'univers sioniste. Et j'ai senti alors comme un choc, dans tous ses vecteurs, la déchirure de la population palestinienne, désarmée, démunie, victime d'une immense injustice. Dans l'aurore peuplée de hyènes, j'ai alors définitivement épousé sa cause et compris que je ne serai jamais libre tant que la Palestine ne sera pas libérée. »⁽¹⁰⁾

Dès son retour de Palestine, N.Aba adresse une lettre aux intellectuels algériens dans laquelle, il les incite à prendre une position dans ce conflit comme s'il voulait les réunir après la séparation. Dans sa lettre, il évoque le passé et l'indépendance qui les a séparés. Il commence sa lettre par ceci :

« Je pense à vous Mohamed Dib, à vous Malek Haddad, mes compagnons de la colère ; à toi Yacine Kateb, aux heures fiévreuses de nos confidences clandestines, à toi Mostefa Lacheraf et à nos longues discussions sur le devenir de l'Algérie. »⁽¹¹⁾

Dans son injonction, il évoque les injustices commises par les sionistes tout en relatant leur passé et leur dessein visant à anéantir leur pays d'adoption qui, d'après lui, a toujours été un pays hospitalier. Il

compare le sionisme au hitlérisme qui est athée, raciste, guerrier et maladivement égocentrique. Se considérant comme une voix, il demande à ses amis qu'il cite à chaque fois d'ajouter le poids de leurs talents. Mais pour les convaincre d'agir, il revient au rôle que doit jouer l'intellectuel dans de pareilles situations :

« Il y a des vérités à dire et un devoir à accomplir. Nous n'avons pas le droit de nous y dérober. Il ne faut pas que nos petits enfants nous reprochent notre passivité. »⁽¹²⁾

Mais ce qu'il faudrait à notre avis préciser, c'est que l'écrivain algérien a écrit une pièce intitulée *l'exécution au beffroi*, une pièce théâtrale sur vichy et en réponse à une question posée par un journaliste sur les raisons qui l'ont poussé à écrire une pièce sur un thème pareil, il répondit :

« Être Arabe, être Homme ne signifie rien si on reste indifférent devant un juif persécuté. »⁽¹³⁾

N. Aba est certainement l'un de ces intellectuels qui mérite le titre d'humaniste ; ses écrits témoignent de son amour pour tous les hommes indépendamment de leur race, de leur religion de leur culture. Sa compassion et son indignation en face des crimes commis, se manifestent avec une force particulière dans *« C'était hier Sabra et Chatila. »* Le plus grand souhait de N. Aba était que ce poème dramatique contribue à sensibiliser et à faire comprendre le conflit israélo-palestinien, ainsi que le rôle joué par Israël, les États Unis, l'Europe et l'ensemble du monde arabe dans le massacre de près de 2500 Palestiniens en quarante heures.

Ce texte qui a été adapté par Pierre Condamin, est né des sentiments suscités par les deux visites des camps, l'une avant et l'autre après le massacre. Les horreurs rencontrées étaient inimaginables. Son texte en tire une extraordinaire puissance. C'est par excellence le poète des « causes justes » et qui cherchait toujours les mots condamnant tout ce qui insulte l'homme. A ce sujet, Paul Tabet ⁽¹⁴⁾écrivait :

« [...] Ainsi parlait l'homme de Sétif, algérien, francophone, francophile, judéophile, je veux dire « guide sans patrie », locataire privilégié de ces terres de l'esprit qu'aucune géographie, qu'aucun égocentrisme ne vient rétrécir. » ⁽¹⁵⁾

Il n'est pas inutile de rappeler que N. Aba a été l'un des premiers, sinon le premier intellectuel maghrébin, à s'élever, en mars 1986, contre l'exécution d'otages au Liban.

De passage en France lors de l'annonce de la mort de Michel Seurat –enlevé à Beyrouth en même temps que Jean Paul Kaufman-il avait fait à la presse la déclaration suivante :

« Si cette nouvelle est exacte, il ne faut pas se payer de grands mots : Un crime abominable a été commis contre un véritable ami de toujours du monde Arabe et islamique. Si cette nouvelle est fausse et s'inscrit dans une stratégie macabre, je supplie ses ravisseurs de ne pas commettre l'irréparable, qui ne ferait que les priver d'un ami sincère et desservir leur cause

et celle de l'Islam tolérant, conciliant et fraternel. »⁽¹⁶⁾

Dès lors, l'écrivain s'est inscrit dans un engagement sans limites ni frontières puisqu'il a, depuis le procès de Nuremberg, toujours redouté le réveil du monstre fasciste qui, pour lui, habite toutes les sociétés et qu'il suffit d'une étincelle pour qu'il réapparaisse. Dans un manuscrit signé N.Aba, on peut lire : « ...alors le bacille du fascisme, des idéologies fanatiques de toutes sortes somnole, mais ne meurt pas, se réveilleront un jour au son de voix d'un quelconque paranoïaque et au souffle du vent fou qui le gonfle la tyrannie embrassera la terre entière. »⁽¹⁷⁾ Cette citation nous fait penser à la fin du roman d'Albert Camus *La Peste* dans lequel on peut lire :

« Écoutant, en effet, les cris d'allégresse qui montaient de la ville, Rieux se souvenait que cette allégresse était toujours menacée. Car il savait ce que cette foule en joie ignorait, et qu'on peut lire dans les livres, que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, qu'il peut rester pendant des dizaines d'années endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs et les paperasses, et que, peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse. »⁽¹⁸⁾

Le poète mécène, comme le désignait les journalistes, était toujours en veille. Il s'informait

sur tous les évènements qui se passaient dans le monde et se déplaçait mais l'Algérie et la France étaient ses patries préférées jusqu'à sa mort, le 19 septembre 1996 à Paris alors qu'on jouait *L'exécution au beffroi* dans un théâtre parisien.

Références bibliographiques:

- 1-Robert Randau est né en 1883 à Alger. Haut fonctionnaire, ethnologue, sociologue, explorateur, romancier et poète. Il entame des études secondaires au grand lycée d'Alger où il acquiert une licence de droit. Il décide ensuite de se rendre à Paris pour y suivre les cours de l'Ecole des sciences Politiques où il sera reçu major en 1896. Parlant couramment l'arabe, il fut nommé Général de l'armée, détaché aux affaires indigènes. Son œuvre se compose de pas moins de 36 romans, de poèmes et de nombreux articles parus généralement dans l'Echo d'Alger où il écrit régulièrement à partir de 1935. Le père de l'algérianisme meurt le 4 août 1950 à l'âge de 77 ans. In www.algerianie.com/hommes
- 2-Henri Virlojeux (1921-1995) : au début des années 1950, il entre à la compagnie Grenier-Hussenot qu'il quitte bientôt pour rejoindre le Théâtre National de Paris de Jean Vilar. C'est le début de sa réussite théâtrale en tandem avec Vilar dans *Maître Puntila et son Vallet Matti* de B.Brecht d'abord, ensuite dans *l'Avare* de Molière. En plus du théâtre, il tourne aussi pour la télévision
- 3-Philippe Soupault (1897-1990) : poète, romancier et journaliste français. Adeptes du mouvement Dada, il publie ses premiers poèmes en 1917. Avec Louis Aragon et André Breton, ils fondent la revue Littérature en 1919. L'écrivain marginal est exclu du cénacle en 1926. animateur de sa propre station, Radio-Tunis, de 1938 à 1940, il milite contre le fascisme et le nazisme. Emprisonné pendant la guerre, il publie à la libération *Le Temps des assassins* en 1945. Ses dernières œuvres compilent des réflexions sur la peinture et le cinéma
- 4-Robert Cornevin (1919-1988), historien de l'Afrique
- 5-Depuis l'indépendance, les responsables algériens ont refusé les liens avec la francophonie par crainte de se voir qualifiés de « néo-colonisés ». L'Algérie a toujours accusé l'organisation internationale de la francophonie de visées néo-colonialistes. Mais les modifications apportées à la charte de l'organisation au sommet de Bamako, en novembre 2000, relatives à une conception respectueuse de la souveraineté, des cultures et des langues des états

membres ont plaidé pour un changement de la position de l'Algérie

- 6-Le haut conseil de la francophonie a été installé par le secrétaire général de l'organisation internationale de la francophonie le 19 janvier 2004. Il se compose de 38 personnalités du monde entier et d'horizons aussi différents que la politique, la culture, l'éducation et les medias. Ces figures sont désignées pour leur attachement à la langue française. Ce conseil succède à celui qui a été créé en 1984. La différence entre les deux conseils est donc que le nouveau œuvre dans un cadre multilatéral
- 7-Elie Wiesel : À quinze ans, il est déporté à Auschwitz avec sa famille. Il y perd sa mère et sa sœur. Il est ensuite déporté à Buchenwald avec son père. Il suit des études de philosophie à la Sorbonne. En 1958, avec l'aide de François Mauriac, il publie un ouvrage intitulé *La Nuit*. Il a reçu de nombreux prix pour ses écrits et son engagement politique : il obtient notamment la Grand Croix de la légion d'honneur française et le prix Nobel de la Paix en 1986. Depuis sa création en 1986, il préside l'Académie Universelle des Cultures. In www.evene.fr/biographie/elie-weisel
- 8- J.L.Valensi, *Diwan Algérien*, p18
- 9-« J'ai suscité et organisé la première tournée de N.Aba en Amérique. Il parla de la littérature algérienne dans plusieurs universités de l'Illinois, de l'Indiana, de l'Ohio, à Boston, à Washington et New York. C'est encore moi qui ai proposé sa candidature, en juillet 1984, à mon université qui cherchait un professeur pour enseigner la littérature négro- africaine. Il tenait beaucoup à faire connaître cette fois les écrivains édités en Algérie par la SNED et l'ENAL, auteurs de grand talent, mais absolument inconnus en Amérique. Il voulait aussi faire connaître des romanciers de langue arabe et les poètes anciens comme Mohammed Belkheir. », Evelyne Accad, *la littérature algérienne à Urbana champaigne* in *El Moudjahid* du 16 octobre 1985, p. 11.
- 10 -R.Kerroum, N.Aba, *Entre la lumière et la colère*, in Algérie – Actualité, N° 717, 12 au 18 juillet 1979, p. 22
- 11- N.Aba, *Lettres aux intellectuels algériens*, Présence de la Palestine, p.3

- 12- N.Aba, *Lettres aux intellectuels Algériens*, op.cit, p. 14
- 13- N.Aba *L'exécution au beffroi*, Editions Lansman-Beaumarchais, Bruxelles, 1995, p. 3
- 14- Paul Tabet a enseigné la philosophie puis il a occupé différentes fonctions au Ministère des Affaires étrangères. Il dirige depuis une quinzaine d'années l'Association Beaumarchais- SACD qui a pour mission de découvrir et d'aider de nouveaux auteurs dans les domaines des arts et de la littérature. Il a déjà publié *Elissa Rais* en 1982 aux éditions Grasset et en 2000, *la quatrième femme* aux éditions Ecriture
- 15- P.Tabet in journal de la société des auteurs et compositeurs dramatiques, Novembre Décembre ,1996
- 16- C.Wautier in *Jeune Afrique* n°1326 du 04 juin 1986
- 17- Manuscrit en annexe (il nous a été remis par Mme Madeleine Aba)
- 18- Albert Camus, *La Peste*, Editions Gallimard, 1947, p 279